

## EXOTISME ET ALTÉRITÉ

### Les récits de voyage français en Grèce au dix-neuvième siècle

**Antigone SAMIOU**

Un. d'Ioannina (Grèce)

a\_samiou@otenet.gr

**Résumé:** Les voyageurs français du XIXe siècle en Grèce deviennent progressivement sensibles à la réalité étrangère et étrange des Grecs. La tendance à l'écriture exotique s'accorde avec le goût pour la couleur locale et confirme l'influence du romantisme tout autant que l'intérêt ethnographique croissant chez les écrivains de l'époque. En effet, la volonté de distanciation de la plupart des voyageurs, qui renforce leur choc culturel indubitable, ne favorise pas l'ouverture à autrui. D'ailleurs, les mots authentiques de la langue grecque expriment l'étonnement et le charme de l'exotisme des écrivains qui visent à mettre en valeur des éléments étranges et représentatifs de l'altérité. D'autre part, la naissance d'un regard nouveau introduit parfois une forme de réciprocité dans la rencontre à l'aide d'un langage non verbal.

**Mots-clés:** altérité, exotisme, étrangeté, distanciation, réciprocité.

**Abstract:** French travelers of the nineteenth century in Greece become gradually sensitive to the foreign and strange reality of the Greeks. The tendency to exotic writing coincides with the pursuit of the local color and confirms the influence of romanticism as much as the growing ethnographic interest among writers of the time. In fact, the intention of most travelers to be distant towards Greeks inhabitants, which reinforces their undisputed cultural shock, does not encourage opening to the "Other". Moreover, the authentic words of the Greek language express the astonishment and charm of the exoticism of writers who aim to highlight strange and representative elements of otherness. On the other hand, the birth of a new look sometimes introduces a form of reciprocity into the meeting using non-verbal language.

**Keywords:** otherness, exoticism, strangeness, distance, reciprocity.

Dans les récits de voyage français en Grèce, les voyageurs enregistrent leurs impressions personnelles sur l'identité, les mœurs, le niveau intellectuel et les relations sociales des Grecs modernes. Leurs témoignages sont consacrés à la peinture, plutôt collective et parfois généralisée, du peuple grec tandis que l'attention des auteurs se fixe moins sur l'interaction qui se développe à l'occasion de leur contact avec les habitants. L'habitant grec constitue l'« autre », un étranger qui diffère largement de tout ce qui est connu et familier dans leur propre culture et qui peut même être considéré comme exotique d'autant plus qu'il est très lointain et particulièrement étrange. Puisqu'il s'agit des rencontres qui mettent l'accent sur la confrontation des cultures différentes de deux peuples sans approfondir leur contact, l'appréhension de l'altérité grecque est indirectement saisie. D'une part, les discussions réalisées entre Grecs et Français sont révélatrices de leurs pensées différentes et, d'autre part, les manifestations culturelles grecques, qui ont lieu pendant le séjour des voyageurs, dévoilent la mentalité et les habitudes ou même les superstitions des habitants. Cependant, le voyageur qui se limite à transmettre à son public sa vision idéologique, objective ou stéréotypée, méprisante ou idéalisée, romantique ou réaliste, sur l'ensemble du peuple grec, procède à une approche, peut-être intéressante du point de vue thématique et esthétique, mais distante en ce qui concerne sa communication avec l'« autre ». Cette attitude face au différent, lointain et exotique est expliquée, car l'exotisme est

la réaction vive et curieuse au choc d'une individualité forte contre une objectivité dont elle perçoit et déguste la distance. (...) L'exotisme n'est donc pas une adaptation; n'est donc pas la compréhension parfaite d'un hors soi-même qu'on étreindrait en soi, mais la perception aiguë et immédiate d'une incompréhensibilité éternelle (Segalen, 1978: 25).

Sa prise de distance par rapport au Grec ne lui permet pas de développer une intimité avec lui, ni de partager ses sentiments à l'occasion des discussions ou des activités quotidiennes. Par contre, le discours explicite des voyageurs sur leurs impressions et leurs sentiments personnels, sur la réaction des Grecs vis-à-vis de leur observation, ainsi que sur la sorte de relations développées entre eux, peut manifester, d'une façon expressive, le degré de réciprocité réussie. En bref, l'approche de l'altérité est tout à fait différente, quand l'auteur s'intéresse à l'étranger, non pas seulement à ses idées, mais surtout à ses sentiments, ses angoisses et ses peurs, ses aspirations et ses rêves. En effet,

la question de la représentation de l'altérité apparaît assez complexe. « La différence implique soit à une valorisation positive, soit une dévalorisation négative, soit enfin les deux à la fois dans des discours empreints d'une forte charge affective ambivalente » (Affergan, 1987: 82). Le caractère subjectif de la représentation de l'altérité, due à l'influence inévitable de l'imaginaire social des voyageurs, constitue parfois une préoccupation non négligeable et clairement définie :

la civilisation orientale a des caractères tellement tranchées avec notre civilisation européenne, qu'il faut encore quelque temps aux esprits les moins impressionnables, pour se remettre du choc fait sur l'âme par le spectacle de ce monde nouveau. Nous jugeons l'Orient sur nos idées d'organisation de la vie domestique et publique, et nous sommes tout bonnement inconséquents et injustes. Il m'est arrivé fréquemment d'avoir ainsi à reformer plus tard des jugements que j'avais portés d'après l'impression, de nos idées européennes, et de trouver, si non bons à imiter, du moins fort naturels et fort raisonnables, des usages que j'avais accusés d'inconvenance et de barbarie (Michon, 1853: 209-210).

L'image préconçue d'un auteur dissimule le risque de le conduire à une mauvaise interprétation de l'altérité étrangère. De même, selon Michon, le contact établi avec l'habitant grec sera aussi contourné par ses préjugés. En effet, la différence entre la culture grecque ancienne, matrice de l'éducation classique des écrivains, et la culture grecque moderne, qui porte l'influence orientale à cause de l'occupation ottomane, apparaît énorme. Selon Buisine, à cause de leurs idées préconçues les voyageurs éprouvent facilement de la déception à l'égard de l'état actuel des choses, auquel ils ne s'attendaient pas (1993: 89-94). La dévalorisation généralisée des Grecs vérifie l'image préexistante formée à travers l'éducation occidentale du voyageur-écrivain. Néanmoins, pour atteindre la vraie altérité, la question n'est plus de découvrir le pays et de le décrire, mais de tenter de s'intégrer dans la société.

Il y a bien des années, que j'ai fait un premier voyage en Grèce, et je fus d'abord, comme vous, rempli d'un sentiment qui se changeait en admiration, même pour les choses les plus communes ; tout me semblait merveilleux, j'étais dans une extase continuelle. Au bout de quelque temps, quand j'eus vu les Grecs d'assez près pour les

juger, mes transports d'allégresse se calmèrent bien vite, et mon enthousiasme se refroidit à tel point, que j'eus quelques regrets d'avoir entrepris le voyage ; (...) ce que je retrouvais dans les Grecs modernes, je veux dire le caractère que leurs historiens et principalement, Thucydide donnaient aux Grecs de leur temps, m'inspirait trop de répugnance pour qu'il me fut possible de me sentir heureux au milieu d'eux (Marlès, 1845: 36).

Influencé par ses connaissances préalables sur le caractère des Grecs anciens, l'auteur ne favorise pas la création d'un contact réel et agréable avec les habitants. En revanche, Malherbe, doué d'un esprit critique et objectif, s'appuie plus sur son expérience propre que sur son éducation classique en réussissant un contact cordial avec Nikitas, l'ancien combattant de la guerre de l'Indépendance, dont l'image préconçue est démentie après sa confrontation avec la réalité.

Puis nous vîmes entrer un homme d'une taille au-dessus de la moyenne, revêtu du costume pittoresque des palikares : c'était Nikitas. Sa figure, ornée de longues moustaches blanches, avait une singulière expression de bienveillance et de douceur, et ne me semblait guère justifier le surnom de Mangeur de Turcs, que cet homme célèbre a reçu de ses compagnons d'armes. Il s'assit près de nous, et nous accueillit avec une bonhomie charmante. (Malherbe, 1846: 144-145)

En somme, les voyageurs privilégient les éléments bizarres et différents de la norme, mais à la fois évocateurs de la couleur locale. Ils sont inspirés du goût exotique qui « gagne l'Europe tout entière, mélange d'attrance pour le monde étranger et de volonté d'échapper au sien, moins naturel, moins beau, moins vivant car plus 'embourgeoisé' » (Heller, 2009: 319).

Cette complexité de la représentation de l'altérité, signalée par les voyageurs eux-mêmes, souligne donc le rôle prépondérant de la disposition au rapprochement et à la communication des voyageurs envers les Grecs et vice versa. Dans l'intention de faire le bilan des relations tissées entre les voyageurs et les Grecs, l'attention est portée sur l'échange de regards mutuels, de gestes, de paroles et même de sentiments. De plus, cette étude devient plus intéressante d'autant plus que le rôle d'observateur est aussi rempli par les Grecs. Les circonstances dans lesquelles se déroule leur premier contact

sont d'une grande importance pour la formation des impressions mutuelles et certes pour la représentation de l'altérité grecque par les écrivains :

les scènes d'arrivée constituent des conventions de presque toute variété de l'écriture voyageuse et servent à déterminer les relations de contact et à mettre au point les termes de sa représentation. Quand un voyageur arrive, les indigènes interrompent leur action et lui posent une série de questions afin de satisfaire leur curiosité. Il s'agit d'une appropriation mutuelle. L'un approprie l'autre et s'est approprié par celui-ci. Parfois les habitants donnent à manger au voyageur et lui offrent une chambre chez eux; ce qui signifie qu'il existe une sorte de réciprocité (Pratt, 1992: 79-80).

En effet, ce rituel de la première rencontre varie chez les voyageurs en fonction de divers paramètres comme l'identité des participants, leurs préjugés, leurs objectifs et la particularité de la région. Une évolution est apparente dans la perception des Grecs par les voyageurs par rapport à leurs prédécesseurs. Selon Moussa, autrefois représentés comme de simples images, maintenant ils sont traités comme des sujets avec lesquels il est possible de communiquer, au gré des rencontres (1995: 7). Même dans *L'Itinéraire* Chateaubriand se préoccupe de savoir comment il peut être lui-même, en tant qu'étranger, perçu par un jeune Moraïte. Il s'agit d'un changement clair de statut du Grec dans une rencontre au caractère mystérieux où le silence possède une fonction communicative.

Il ne disait pas un mot, et me dévorait des yeux ; il avançait la tête pour regarder jusque dans le vase de terre où je mangeais mon lait. Je me levai, il se leva ; je me rassis, il s'assit de nouveau. Je lui présentai un cigare ; il fut ravi, et me fit signe de fumer avec lui. Quand je partis, il courut après moi pendant une demi-heure, toujours sans parler, et sans qu'on put savoir ce qu'il voulait. Je lui donnai de l'argent, il le jeta: le janissaire voulut le chasser; il voulut battre le janissaire. J'étais touché, je ne sais pourquoi, peut-être en me voyant, moi Barbare civilisé, l'objet de la curiosité d'un Grec devenu barbare (Chateaubriand, 1963: 82).

À l'occasion du cas exceptionnel du jeune Moraïte, Sarga Moussa « annonce un changement des conditions de la rencontre : L'Orient des voyageurs, de pur objet de contemplation, accède à son tour au rang d'observateur et acquiert peu à peu *un droit de*

*regard sur le regard* » (*idem*: 59-69). Malgré le comportement imitatif du berger grec dû à l'image de maître que veut donner de lui-même l'auteur, « une véritable scène de séduction réciproque se joue à travers cette contemplation muette » (*idem*: 58). De plus, ce qui s'avère important non seulement pour cette rencontre particulière, mais pour toutes, c'est le rôle du regard pénétrant et des gestes expressifs qui suppléent à l'absence de dialogue ou le complètent.

Certes, la première observation des Grecs par les voyageurs touche surtout les caractéristiques extérieures de l'« autre », c'est-à-dire leur apparence physique, leurs gestes et parfois leur voix, qui déterminent la communication éventuelle. Dans une scène des récits de voyage très courante, Yéméniz se limite à décrire simplement le portrait physique et les gestes des habitantes qui ont attiré son attention sans entamer une discussion avec elles.

Tandis que nous mangions, de hauts lévriers fauves et décharnés guettaient nos restes avec impatience et se disputaient hargneusement ce régal inusité. Deux grandes filles, noires, maigres, à l'œil hagard, se coiffaient entre elles sur la porte de leur chaumière, sans que notre présence parût les gêner ; elles arrangeaient leur coiffure et en disposaient les sauvages ornements d'après la forme de leur silhouette que les rayons du soleil détachaient vivement sur la muraille (Yéméniz, 1854: 321).

L'image qu'un écrivain transmet de la personne observée trahit sa disposition à la prise de distance ou au rapprochement envers elle. D'autre part, l'intérêt éventuel des Grecs sur le voyageur est également crucial dans le déroulement de leur rencontre. Dans l'extrait cité, les jeunes filles ne font pas attention à l'auteur qui admire leur beauté. Par ailleurs, Yéméniz se plaint de la sonorité de leur langue, ce qui défavorise leur communication.

Je remarquai de belles figures régulières et blanches, de grands yeux noirs, des toilettes riches et pompeuses ; mais des tailles nonchalantes, des démarches endormies ; enfin des voix aigres et glapissantes, que le dialecte athénien, l'un des patois les plus corrompus de la langue vulgaire, rendait encore plus désagréables à l'oreille (*idem*: 468-469).

Par contre, nombreuses sont les références lexicales que font les voyageurs en Grèce au XIX<sup>e</sup> siècle afin de présenter la langue de l'autre authentique à leurs lecteurs. Les mots sont écrits en caractères latins-lexicalisés (*caloyers/caloyères*, équivalent de moines, *panégyris* équivalent de foire, *lepta* équivalent de centimes, etc.). Il y a aussi des mots cités en grec (*καλημέρα*, *κρύο*, *αγίασμα*, *βασκανία*, *Αγορά*, etc.). À part leur utilité pratique pour la préparation du voyage en Grèce d'autres visiteurs, les voyageurs visent ainsi à « afficher l'étrangeté forte de la réalité étrangère et rendre leur récit plus agréable et vraisemblable » (Samiou, 2012: 14).

Quant à la réaction des habitants envers eux, selon la majorité des voyageurs, les Grecs apparaissent prêts à entrer en contact avec leurs hôtes en leur posant une série de questions. La voyageuse Dora d'Istria qui, en tant que femme, reçoit l'accueil chaleureux des Grecques, vérifie son idée préconçue sur l'intérêt du peuple grec pour tout ce qui est nouveau et différent de sa propre civilisation.

Les villageoises m'entourèrent avec curiosité en tournant leurs fuseaux et en m'accablant de questions de toute espèce. La curiosité, commune chez les méridionaux, est toujours très vive chez les Hellènes. On voit dans l'Odyssee avec quelle avidité sont écoutés les récits d'Ulysse (D'Istria, 1863: 124).

« Les réalités orientales du XIX<sup>e</sup> siècle sont souvent négligées au profit de celles de l'Orient antique, mythologique, fantasmagorique et exotique que veulent retrouver ces voyageurs » (Berty, 1995: 26). De même, Lamartine signale son accueil chaleureux des Athéniennes dont la disposition hospitalière est accompagnée d'une certaine surprise envers les voyageurs étrangers.

Çà et là quelques femmes aux yeux noirs et à la bouche gracieuse des Athéniennes sortaient, au bruit des pas de nos chevaux sur le seuil de leur porte, nous souriaient avec bienveillance et étonnement, et nous donnaient le gracieux salut de l'Attique : « Bienvenus, seigneurs étrangers à Athènes! » (Lamartine, 1855: 100).

Absorbé par la recherche des caractéristiques physiques propres à la grécité, Lamartine ne cherche pas à s'intégrer à la réalité qu'il observe. Il revendique sa position de spectateur qui attend que les choses se présentent à lui. Si l'imaginaire social des

écrivains, formé à travers leur culture classique, les empêche de saisir parfois la spécificité de l'altérité grecque contemporaine, il remplit cependant une fonction positive en favorisant la naissance d'un regard nouveau qui introduit une forme de réciprocité dans la rencontre. Les voyageurs tentent de s'approcher de leurs hôtes dans une ambiance amicale et chaleureuse en contournant l'obstacle de la langue grâce au langage non verbal des gestes, du regard et du sourire, ce qui puisse déboucher sur un certain partage entre eux.

Une autre attitude adoptée par les voyageurs, c'est de jeter souvent leur regard sur un habitant parmi une foule en raison de ses traits étranges. La description à caractère romantique des femmes dévoile de nouveau l'influence du modèle antique, subie par l'auteur :

Je rencontrai près de là une femme de 40 à 50 ans, dont les traits me frappèrent. Le mouchoir blanc dont sa tête était enveloppée encadrait une figure qui portait évidemment le type ancien, et qui avait les caractères que l'on attribue à la déesse Minerve ; ses traits exprimaient à la fois l'énergie et la sagesse (Schaub, 1841: 27-28).

Selon Jean-Marc Moura, les récits de voyage aspirent à dévoiler un monde bizarre ou pittoresque, qui ne ressemble point au monde quotidien des écrivains français. Ils cherchent à découvrir dans l'altérité une indispensable et enrichissante différence. Leur étonnement naît de l'irréductible distance qui sépare leur culture de celle de l'observé. Les aspects curieux, étranges, piquants de l'espace lointain et étranger sont recherchés et mis en scène par l'écrivain dans l'intention de produire un effet stylistique agréable pour son public (Moura, 1992: 4).

Une fois qu'ils se sont examinés l'un l'autre, les voyageurs peuvent discuter sur de divers sujets avec leurs hôtes. L'intérêt de ces témoignages réside dans l'expression d'impressions mutuelles, ce qui prouve l'importance accordée par l'auteur à sa relation avec l'« autre », ainsi qu'à la manière dont il est vu par lui. Léon Heuzey, qui entame une conversation avec son hôte peu après son arrivée à un couvent des Météores, enregistre ses sentiments et considère leur contact comme sincère et agréable malgré le niveau intellectuel différent de son interlocuteur :



Aux heures des repas, la conversation de Pappa-Kalinikos m'apporte une distraction d'un tout autre genre. Ses idées sont faites sur toutes choses : il a de la lecture, mais une lecture d'almanachs, ce qui, à tout prendre, est presque de la science pour un moine grec. Il m'amuse par ses brusqueries et par les histoires invraisemblables auxquelles il croit fermement (Heuzey, 1860: 160).

D'autre part, le fait qu'on donne voix à des personnes qui avaient essentiellement été l'objet de jugements dans des récits de voyage antérieurs, transforme leur statut de l'étape d'objet exotique à celle de sujet parlant. Yéméniz, qui a rendu visite à un moine grec, souligne leur désir réciproque d'entamer une conversation, ainsi que leur rapprochement enfin réussi.

Quand je fis mon entrée, suivi de ma petite caravane, y fus-je reçu, comme un hôte longtemps attendu, par un de ces religieux grecs dont l'attitude inspire moins de respect que celle de nos moines austères, mais dont la physionomie heureuse et ouverte fait naître la confiance et vous met à l'aise. Le bon moine nous installa dans une grande salle basse et enfumée, où nous étalâmes nos provisions. Après s'être fait apporter, bourrer et allumer sa longue pipe, il s'assit et voulut assister à notre frugale collation ; il paraissait heureux de s'entretenir avec un étranger, et me pressait de nombreuses questions (*idem*: 37-38).

À l'encontre des regards bienveillants des Grecs lancés sur les voyageurs français, Heuzey enregistre une expérience de première rencontre tout à fait différente, due à l'isolement non négligeable des habitants dans les montagnes.

Jamais je ne m'étais senti si loin de tout ce que nous appelons civilisation, et de tout ce qui nous fait estimer la vie. L'arrivée d'un étranger au milieu de ces demeures est un coup de surprise, qui d'abord y jette une sorte de stupeur. Personne ne vient à vous. Les enfants fuient en trébuchant ; une ou deux figures de femmes furtives paraissent aux portes; quelques hommes aux traits durs, à la mine farouche, aux membres rudes et trapus, se tiennent à l'écart devant leurs maisons. Si vous abordez un de ces sauvages, vous le voyez qui se trouble : il rougit légèrement ; ses yeux d'un bleu pâle ne soutiennent pas votre regard. Je ne sais quelle timidité étrange presque menaçante, et

mêlée de brusquerie, se trahit dans tout son maintien. C'est l'embarras inquiet de la bête fauve qui rencontre l'homme en plein jour (*idem*: 243-244).

La différence illustrée entre l'accueil chaleureux des habitants sociables et celui des montagnards isolés et effrayés est frappante. La peinture de la physionomie et du comportement des habitants est effectuée à travers des adjectifs et des verbes expressifs, à la fois révélateurs de leur repli sur soi. Même si ce rejet du voyageur étranger par l'habitant grec trahit une relation à autrui négative, il n'en est pas moins une forme de communication. D'ailleurs, l'importance de l'auteur accordée à la réaction de ces Grecs montagnards témoigne de son intérêt pour l'« autre » et constitue une suggestion de l'altérité étrangère, qui s'avère diverse.

Lors de la rencontre qui a lieu entre les deux peuples, l'image de l'altérité grecque n'est pas seulement produite à travers l'opinion des voyageurs sur les Grecs, mais aussi à travers la façon dont les Grecs regardent les voyageurs. Cependant, comme soutient Nicolaidis, la transmission de leurs impressions personnelles sur les voyageurs à travers le discours des habitants grecs dépend de l'écrivain qui attribue moins d'importance au contenu de ce discours qu'à sa signification (Nicolaidis, 1992: 132). Plus précisément, selon Yéméniz, le fait que les visiteurs étrangers observent les habitants grecs provoque la fierté des derniers. Ils apprécient aussi les connaissances historiques qu'ils acquièrent grâce aux voyageurs français dans une ambiance amicale lors de leur rencontre. Ils disent précisément : « Nous sommes fiers de la curiosité des étrangers, et il nous est agréable d'apprendre de leur bouche, sur l'histoire de nos ancêtres, des détails que nous devrions savoir » (*idem*: 114). De plus, Amaury Duval souligne la reconnaissance des moines grecs pour les services que les Français leur ont offerts dans la guerre de l'Indépendance :

Ils nous furent les honneurs de leur monastère, et, pendant cette visite, l'un d'eux, qui savait quelques mots de français, nous dit qu'ils ne passaient pas un jour sans adresser au ciel des prières pour les Français qui les avaient délivrés d'Ibrahim. Je constate cette reconnaissance. Le cas est assez rare (Duvan-Amaury, 1835: 122).

À part cette image élogieuse des voyageurs exprimée par les Grecs, il importe de signaler qu'on leur attribue aussi, dans les récits de voyage, le rôle du médecin, qui est

considéré a priori comme doué d'un savoir extraordinaire, et, en particulier, de pouvoirs guérisseurs supérieurs.

Nous trouvâmes un jeune garçon de quinze ans environ, le teint hâve, le visage renversé & tout le corps tremblant du frisson de la fièvre : la mère sanglotait à ses côtés, & la foule nombreuse qu'avait attirée cette singulière consultation, attendait nos paroles comme des oracles. Notre embarras n'était égalé que par notre incapacité. Nous crûmes bien faire en conseillant le quina &, à son défaut, la petite centaurée, remède énergique aussi contre la fièvre & plus facile à trouver. Nous donnâmes à la pauvre mère toutes les marques de vraie sympathie que nous inspirait la douleur, puis nous sortîmes après avoir serré la main à toute l'alliance. Mais, en partant, nous ne pûmes refuser les deux coings énormes que cette pauvre femme nous força d'accepter dans sa naïve reconnaissance. Nous étions donc, après tant d'autres, un exemple de plus de la confiance, presque superstitieuse, que les Orientaux ont placée dans les voyageurs francs qu'ils croient tous médecins (Limas, 1861: 53-54).

Il s'agit de la projection d'une fausse identité sur le voyageur par une communauté qui lui confie l'espoir de sauver une vie. Néanmoins, l'image des voyageurs produite par les habitants grecs peut être inventée ou exagérée par les narrateurs eux-mêmes dans l'intention de se mettre en valeur. Quant à Nicolaidis, la présentation de l'opinion que l'habitant grec a du voyageur français signifie ramener l'« autre » non plus seulement à son système de représentations, mais à soi-même et semble être apparemment une manière beaucoup plus directe de trouver chez « autrui » ce que l'on cherche: un miroir (*idem*: 100).

D'autre part, il existe d'autres facteurs, plutôt extérieurs, qui déterminent parfois la première rencontre de deux parts. La lettre d'introduction, rédigée par une personne connue à leur futur hôte, et la nationalité française constituent des éléments qui rassurent les Grecs et transforment leur méfiance initiale en un accueil chaleureux (Samiou, 2005).

c'était un Maïnote. Il sortit en lançant sur nous un regard hargneux et scrutateur. Dès que Petro-Bey eut pris connaissance de la lettre que je lui apportais, il indiqua un siège à M. de Saint-Maur, et me força, malgré ma résistance, à m'asseoir sur mon lit, auprès duquel il se trouvait. Moi, qui ne savait point que c'était un honneur qu'il me voulait

faire, je trouvais d'abord cet usage assez extraordinaire ; mais dès qu'on me l'eût expliqué, je me rendis de bonne grâce à ces raisons bien que, honneur, à part, j'eusse préféré le siège dans lequel se pavanait mon compagnon de voyage (*idem*: 70).

D'une part, le regard soupçonneux du Mainote constitue un langage non verbal qui informe le voyageur sur la première impression suscitée chez ses hôtes et, d'autre part, les gestes de Petro-Bey servent d'appoint à son langage verbal dans cette scène d'accueil. Par conséquent, le rôle du regard et des gestes apparaît très important dans la réalisation de la communication. Quant aux usages différents de deux peuples, ils provoquent parfois un sentiment d'étrangeté aux voyageurs français, qui peut cependant être adouci grâce à la prise de conscience des différences culturelles et la disposition à s'approcher l'un de l'autre.

De même, dans le témoignage suivant, Yéméniz signale que son intérêt flatteur pour les aventures de son interlocuteur, ainsi que son adaptation aux usages de l'hospitalité dans la vie quotidienne grecque ont provoqué la sympathie de son hôte pour lui :

il aimait à raconter ses aventures, et j'en écoutais le récit avec plaisir, tantôt dans sa maison où sa femme m'offrait le plus gracieusement du monde la longue pipe, le café et les confitures, tantôt dans la boutique du barbier qui était le rendez-vous de quelques officiers de la garnison. Comme j'interrogeais le commandant avec intérêt, que je lui faisais fumer un bon tabac d'Athènes, comme j'acceptais et que je lui offrais en retour autant de tasses de café qu'il voulait en prendre, je gagnai bientôt son estime (*idem*: 315-316).

À l'encontre du voyageur qui tente d'illustrer soi-même et de se vanter de ses connaissances classiques tout en renforçant la distance qui le sépare de l'« autre », un voyageur plus averti réussit à se rendre compte de son statut d'étranger pour les Grecs. Selon Sarga Moussa, « De fait, le voyageur est toujours perçu, à des degrés divers, comme un étranger. Sa présence peut choquer, amuser ou simplement exciter la curiosité, mais en tout cas elle ne laisse pas indifférent » (*idem*: 60-64). Pourtant, cette réalisation d'être un spectacle est susceptible de lui causer soit une joie soit un trouble, en fonction de l'attitude adoptée par les habitants grecs. Par ailleurs, le fait que

l'écrivain désire rester maître du regard observateur sur les habitants grecs, pose la question s'il se laisse vraiment voir et dans quelle ampleur dans sa différence étrange à travers le regard les Grecs.

Giraudeau procède à une présentation assez détaillée et réaliste de la scène de réception, en mettant en valeur les éléments bizarres de la présence française qui attirent l'attention des Grecs, ainsi que l'interaction que crée l'échange de regards mutuels. La réciprocité développée entre les habitants et les visiteurs conduit même à la réalisation d'une fête qui vise à honorer les voyageurs étrangers. En effet, l'auteur éprouve de la joie devant cette réaction tout à fait positive des Grecs :

Au bruit de nos montures, les populations voisines accourraient sur nos pas, et nous entouraient avec une curiosité flatteuse. La plupart de ces sauvages habitants d'un pays inculte et si peu visité nous saluèrent de la manière la plus affectueuse, en se courbant profondément et en plaçant la main sur le cœur; d'autres souriaient malicieusement de notre accoutrement bizarre, sans pourtant cesser de nous témoigner de la bienveillance; les femmes, aussi empressées autour de nous, nous poursuivaient de leurs regards avides, et passaient flattées des attentions particulières dont elles étaient l'objet, et de quelques paroles flatteuses que nous adressions en grec moderne; Mais ce qui frappa surtout ces montagnards, ce fut nos fusils à piston, qu'ils regardaient la bouche béante et pleins d'admiration respectueuse (...) Tout à coup, comme pour fêter notre arrivée, des chœurs bruyants et sans harmonie traversèrent les airs, les joyeux visiteurs entonnèrent des chants sauvages d'une étrangeté curieuse, et, mêlant leurs danses à ces accords, ils formèrent des groupes bizarres, se tenant par la main, et sautant sans ordre et sans mesure autour des femmes, moins bruyantes et moins agitées. Ce fut, je vous assure, un spectacle fort divertissant à voir (Giraudeau, 1835: 206-207).

Étant donné que « la mesure de la différence est un préalable nécessaire à toute appréhension de l'étrangeté » (Magri-Mourgues, 1995: 207-208), la comparaison à travers un vocabulaire d'évaluation, soit positive soit négative mesure les écarts à la norme, ainsi que l'étonnement de l'auteur. Si Giraudeau appartient aux écrivains qui peuvent jouir du coup de théâtre que provoque leur arrivée, d'autres voyageurs ne se sentent pas à l'aise de l'effet qu'ils produisent, l'espace de quelques instants, en tant qu'étrangers sur leurs hôtes. La comtesse de Gasparin manifeste un certain embarras, quand elle se rend compte qu'elle se trouve, elle-même aussi, en situation d'observée :

Une femme tisse de la toile ; l'autre, son nourrisson dans les bras, assise près d'elle, me rappelle l'Agar de Vernet. Elle en a les vêtements, elle en a les beaux traits, avec plus de douceur ; ses yeux dont le blanc est légèrement azuré, se baissent avec amour sur son enfant. Les femmes m'adressent questions sur questions. François n'a pas mis dans sa tête de les interpréter. Rire fou de deux parts et puis le babel recommence. On nous regarde écrire, manger, que sais-je encore ? Les voisines examinent ma veste brodée, me prennent la taille, avec des exclamations que je puis à mon gré traduire par de l'horreur ou par de l'admiration. Je coupe court en remettant gravement ma veste (Gasparin, 1848: 174).

La voyageuse se laisse voir en tant qu'un objet de curiosité en enregistrant les réactions de ses hôtes envers l'étrangeté qu'elle représente. En ce qui concerne son contact avec ses interlocutrices grecques, Gasparin n'arrive pas à saisir le sens réel des exclamations des Grecques. Ni l'échange de regards ni la présence de l'interprète ne favorisent le partage à cause de sa prise de distance envers elles. En effet, elle jette un regard tout à fait hautain, comme si elle avait à faire avec des indigènes non civilisés d'une île inconnue à tout le monde. D'autre part, selon Barthélemy, l'obstacle de la langue montre le risque d'un malentendu, car seule la maîtrise de la langue garantit l'accès au réel étranger et permet de dissiper l'illusion (Barthélemy, 1991: 30).

Il est évident que certains voyageurs considèrent cette situation d'être observés comme pas sécurisante. Il est possible que la conscience d'être un spectacle suscite chez les voyageurs une gêne, qui peut à son tour influencer sur leur perception d'« autrui ». En d'autres termes, ils peuvent décrire celui qui les regarde en termes négatifs, car ils ont peur d'être soumis au regard d'« autrui » et donc à l'appréciation potentiellement hostile de celui-ci. C'est probablement pour cette raison qu'About exprime, à travers son regard hautain et arrogant, sa gêne vis-à-vis de la présence des habitants grecs et attribue aussi un caractère négatif à la curiosité qu'ils ont manifestée envers lui :

Tandis que nous buvions tour à tour à la même coupe, la rue se mit à passer à travers la chambre : hommes, femmes, enfants, accouraient pour nous considérer. Un jeune indigène, qui avait voyagé, comme Ulysse, dans la Méditerranée, et qui savait un peu d'italien, accourut engager la conversation avec nous; et tous ses amis de se grouper alentour, d'écouter sans comprendre, d'ouvrir de grands yeux et de grandes oreilles. Nous étouffions (About, 1996: 266-267).

D'ailleurs, à part la curiosité et la bienveillance que suscite l'arrivée des étrangers chez les Grecs, ceux-ci se sentent parfois menacés de la raison de leur visite.

Ce qui l'inquiète (le Grec) à la première vue d'un étranger, c'est le motif qui l'attire chez lui, et presque toujours il lui suppose un intérêt en opposition avec les siens. La servitude, qui rend soupçonneux lui a laissé de la méfiance dans le caractère. (...) Si ce n'est pas cette crainte qui lui fait ombrage, ce sera la diversité de notre langage, votre costume, vos manières différentes des siennes. N'eussiez-vous qu'un seul trait de dissemblance avec lui, soyez sûr qu'il ne sera pas longtemps sans l'apercevoir et cette singularité suffira pour absorber toute son attention. Ce n'est plus lui que vous étudierez, c'est vous qui deviendrez pour lui l'objet d'une étude dont rien ne le distraira jusqu'à ce qu'il vous ait pénétré. Je ne connais pas de peuple plus observateur, pourtant plus difficile à observer (Lacour, 1834: 32).

Il s'agit d'un extrait qui rappelle un guide de voyage dans lequel des instructions sont données aux lecteurs. L'image peinte du Grec est celle d'un ignorant, presque non civilisé, qui comme les Indiens en Amérique s'étonne devant un spectacle totalement inconnu et étranger par rapport à la norme que lui-même représente.

Enfin, le témoignage suivant de Bory de Saint Vincent qui met en lumière la situation embarrassante dans laquelle il se trouve en raison du code culturel différent de son hôtesse, montre que l'immersion dans un milieu culturel étranger s'avère parfois difficile. La manière dont les habitants d'une nation saisissent leur rôle dans une société peut être considérée comme totalement étrangère aux habitants d'une autre nation et risque ainsi de créer des malentendus dans leur communication :

la demoiselle châtelaine nous ayant présenté modestement l'essuie-mains, se retirait en faisant une si profonde révérence accompagnée d'une gémissement si humble, que j'en étais tout confus quand je sentis que la charmante fille me prenant la main droite, la portait à son front. C'était la manière dont les Grecques bien élevées saluent leurs grands-parents et les personnes d'un rang supérieur: elle est la marque de l'espèce d'asservissement dans lequel on les tient dès l'enfance, et j'en fus tellement surpris, je dirais même choqué, et que sans réfléchir à des bienséances qui avaient si peu de rapport avec les nôtres, je m'opposai à de tels semblants de prosternation; je m'inclinai au contraire le plus révérencieusement qu'il me fût possible, et m'empressant de relever

l'aimable créature devant laquelle je faillis moi-même tomber à deux genoux, j'allais lui baisser respectueusement la main, quand je m'aperçus au maintien des assistants que ma galanterie devenait un ridicule; prenant alors ses airs d'un homme qui savait vivre selon les lieux je me laissai faire toutes les démonstrations d'humilité qu'on voulût, avec la gravité qu'y eût mis le plus fier des seigneurs spartiates (Bory de St-Vincent, 1837-1838: 94-95).

La première réaction spontanée de Bory de St Vincent aux bienséances de la jeune fille consiste à lui montrer son respect de la manière que lui dicte sa propre culture. Même s'il apprécie les valeurs d'« autrui », il ne peut s'identifier, autant que faire se peut, à la culture grecque, ce qui nécessiterait une suspension provisoire de tout jugement de valeur « occidental ». Cependant, l'auteur se rend compte, par la suite, de leurs différences culturelles et, de crainte qu'il ne soit ridiculisé devant les participants de la scène, se laisse recevoir les honneurs de son partenaire. Par contre, les habitants grecs, fort étonnés de l'attitude de leur hôte, sont présentés comme des êtres de niveau intellectuel bas, qui ne peuvent pas s'apercevoir de la différence entre les codes culturels des peuples.

L'observation des Grecs par les voyageurs et l'inverse témoigne certes de leur intérêt pour la présence d'autrui, mais ne signifie pas obligatoirement qu'ils ont besoin de réaliser une discussion avec l'« autre ». Il y a, cependant, certains auteurs qui réalisent un contact bref comme Yéméniz, en buvant un verre de raki à la santé de son hôte lors de sa courte halte au khan de Kravata-chani à Krionéro. Ses vœux d'usage y sont bien appréciés : « Allez, allez en paix ! bonne arrivée! Que votre père, votre mère, vos enfants et tous les vôtres se portent bien ! Que vos années soient nombreuses! Etc., etc. » Et l'on repart au galop, fort heureux d'avoir échangé quelques paroles avec des gens affables et pleins de cordialité » (*idem*: 106).

D'autre part, Mezières, littérateur, professeur et homme politique, ainsi que membre de l'École d'Athènes en 1851, exprime sa prédilection pour la connaissance des Grecs, non pas en tant qu'étrangers qui lui feront découvrir un monde différent du sien, mais en tant qu'interlocuteurs capables de lui rappeler la France et tout ce qui lui manque. L'auteur a eu l'occasion d'être reçu par la famille de Mavromichalis et, particulièrement, par une femme d'origine noble et instruite ; il a donc profité de cette cordialité qui peut être développée chez une famille grecque, d'autant plus que la langue



de communication est le français : « C'est un grand bonheur pour de pauvres étrangers de trouver un visage gracieux et une conversation française dans un coin fort ignoré de l'Eubée. Nous avons passé là une soirée précieuse, à causer de la France, de nos amis absents et de cette pauvre famille Mavromichalis si injustement traitée » (Mezières, 1886: 188).

L'instruction, les mentalités et les intérêts communs des interlocuteurs font varier l'image de l'altérité grecque, qui apparaît moins intense dans cette rencontre. Dans de telles circonstances, l'intention du voyageur se limite à passer une soirée agréable sans chercher à mettre en lumière des éléments qui pourraient conduire à la production ou même à la suggestion d'une image impressionnante de l'altérité.

Dans le cadre d'une approche plus approfondie, qui implique l'échange de points de vue sur des questions littéraires, se situe la conversation sur Homère avec un prêtre grec dont la

bibliothèque ne contient que des livres grecs ; j'ai quelques tablettes ailleurs pour les chefs-d'œuvre des autres littératures; mais ces quatre ou cinq volumes sont toute la nôtre. J'étais trop ami des anciens livres pour ne pas écouter avec un vif intérêt le prêtre grec, lorsque, feuilletant ces précieux ouvrages, il peignait en quelques traits d'une saine critique le caractère et le génie de l'auteur. Ainsi s'établit aussitôt entre nous, sous les auspices des grands écrivains de l'antique Grèce, une réelle intimité (*idem*: 91-92).

En raison de sa culture classique, sa profession et ses intérêts culturels, l'entretien de Marcellus avec le prêtre grec est inhabituel. Celui-ci est présenté comme un homme très instruit, avec des inquiétudes littéraires, qui est doué d'un sentiment patriotique très fort et s'efforce de la libération de la Grèce. En partageant des préoccupations identiques avec son interlocuteur, Marcellus arrive, non seulement à réaliser une conversation agréable et constructive, mais aussi à mieux saisir l'identité, la pensée et les sentiments du prêtre grec. Il existe, donc, un nombre restreint de voyageurs français, qui ont réalisé un contact profond avec les Grecs modernes et ont suggéré d'une façon plus spontanée l'image de l'« autre ».

D'autre part, les sentiments mutuellement suscités chez les Grecs et les Français lors de leur connaissance occupent une place prépondérante dans certains extraits des récits de voyage en question et font preuve de l'intimité développée entre eux. Dans l'extrait suivant, Buchon exprime sa tristesse lors de la séparation de son hôte avec qui

il s'était étroitement lié. Ce qui est intéressant, c'est que l'auteur souligne la capacité des Français d'établir des relations solides et chaleureuses avec les hommes de la culture grecque, ce qui n'est pas pourtant toujours apparent à travers l'étude des textes : « Il est si triste de dire qu'on ne retrouvera plus dans sa vie aucun jour d'intimité avec ceux qu'on s'était habitué à aimer » (Buchon, 1843: 361).

Enfin, Yéméniz a fait la connaissance d'une jeune fille à qui il a offert une pièce d'or et dont la réaction le préoccupe afin d'établir un contact réel avec elle. De plus, son discours sur ses sentiments, ainsi que sur ceux de la jeune fille, témoigne de sa sympathie pour elle et attribue un caractère humain à son approche de l'« autre ».

Elle prit d'abord cela pour un bijou ; cependant après l'avoir bien admirée et retournée dans tous les sens, elle reconnut que c'était une pièce de monnaie, me remercia avec embarras et se retira. Je craignis de l'avoir offensée ; mais, un instant après, elle revint toute souriante, me montrant son collier de sequins auquel elle avait enfilé ma pièce d'or, à côté des autres petites monnaies d'argent et de cuivre. Cela voulait dire qu'elle n'acceptait point mon offrande comme le prix de l'hospitalité que j'avais reçue, mais comme le souvenir d'un étranger qui s'était reposé chez elle (*idem*: 253).

On constate à travers tous les témoignages précédents que, pendant une rencontre, le voyageur français fait la connaissance d'un homme inconnu,

par ses expressions physiques, son comportement et son discours. Mais autrui, en tant qu'être singulier reste toujours au-delà de ses discours et de ses actes. Il reste toujours susceptible d'actions surprenantes et imprévisibles. L'altérité reste donc un complexe dont il est difficile de déterminer l'essence (Henck, 1995: 219).

Par conséquent, l'altérité réelle des Hellènes ne peut pas être saisie, dans son intégralité, mais seulement en une partie, qui correspond à ce que la situation et le déroulement de l'action réciproque ont permis d'inventorier. D'ailleurs, une interaction se développe entre les deux étrangers, qui détermine leur attitude mutuelle et leur communication, ainsi que la représentation des Grecs dans les récits de voyage français. D'autre part, même si les circonstances d'une rencontre favorisent la révélation de certains aspects de l'identité des habitants grecs, la vision idéologique et esthétique de l'auteur détermine

son choix des moments, des scènes et des impressions composant l'image des Grecs qu'il veut transmettre à son public.

En faisant le bilan des relations qui ont été tissées entre les habitants grecs et les voyageurs, on aboutit à la conclusion qu'elles ne peuvent pas être mises en catégories bien distinctes. Il existe, bien sûr, des facteurs qui influencent d'une manière déterminante le déroulement d'une rencontre, ainsi que le contact établi entre les participants de la scène. Néanmoins, la fluidité de ces paramètres, qui fait parfois varier les approches des Grecs par le même voyageur, est révélatrice de la complexité qui caractérise leurs relations et la représentation de l'altérité grecque dans les récits de voyage. En effet, certains voyageurs ont conscience de l'impact qu'exerce sur leur jugement de l'« autre » l'image stéréotypée qu'ils en ont formée à travers leur éducation humaniste accordant une place prépondérante à la culture de la Grèce antique. En effet, la réalité des Grecs modernes apparaît étrange aux yeux des Français d'autant plus qu'elle est tout à fait étrangère à la culture grecque ancienne. Devant le risque éventuel de procéder à une représentation erronée de l'« autre », leur disposition au rapprochement ou à la distanciation envers lui s'avère cruciale. Même si l'imaginaire social des écrivains constitue un obstacle à leur intégration totale dans la réalité contemporaine, il réussit, quand même, à favoriser la réciprocité du contact à travers le recours au langage non verbal des gestes, du regard et de l'expression du visage. D'autre part, l'attitude des habitants grecs, qui varie en fonction de la région visitée, influence largement l'évolution de la rencontre effectuée.

En bref, le voyageur ne traite plus les Grecs en tant qu'images sans voix, mais s'intéresse même à leurs sentiments lors de leur rencontre, ainsi qu'à l'impression que suscite sa présence chez eux. Il y a certains témoignages qui projettent une image élogieuse des Français à travers les yeux des Grecs, ce qui dissimule peut-être la volonté des voyageurs de trouver chez autrui un miroir idéalisant. Pourtant, assez de voyageurs se laissent voir dans leur différence, et même dans leur étrangeté, par les Grecs qui jugent les visiteurs étrangers en se considérant eux-mêmes comme la norme. Le regard des Grecs vis-à-vis du regard des Français suscite à son tour la réaction des derniers, qui parfois ont peur de leur appréciation négative ou même de leur ridiculisation dans la rencontre. Dans ce cas, leur gêne peut les conduire à juger les Grecs d'une manière défavorable. D'autre part, quelques écrivains peuvent jouir d'un accueil chaleureux et

agréable. Enfin, le contact des interlocuteurs peut être quelquefois approfondi à travers l'échange de points de vue sur des préoccupations intellectuelles communes. Le développement d'une amitié est probable, quand tous les participants manifestent la curiosité d'apprendre davantage sur l'« autre » et s'intéressent à ses émotions suscitées pendant leur rencontre. Cependant, la représentation de l'altérité grecque à travers le discours des voyageurs sur les Grecs, mais aussi à travers le discours de ces derniers, porte certainement les marques de la subjectivité auctoriale.

### Références bibliographiques

- ABOUT, Edmond (1996). *La Grèce contemporaine*. Première édition Paris: Hachette et Cie, 1854. Paris: L'Harmattan.
- AFFERGAN, Francis (1987). *Exotisme et altérité, Essai sur les fondements d'une critique de l'anthropologie*. Paris: PUF.
- BARTHÉLEMY, Guy (1991). *Images de l'Orient au XIXe siècle*. Paris: Bertrand-Lacoste.
- BERTY, Valérie (1995). *Les récits de voyage français en Orient au XIXe siècle* (thèse). Paris: E.H.E.S.S.
- BOISIER COMTESSE DE GASPARIN, Valérie (1848). *Journal d'un voyage au Levant*. Paris: Marc Ducloux et Cie.
- BORY DE ST VINCENT, Jean Baptiste (1837-1838). *Relation du voyage de la commission scientifique de Morée dans le Péloponnèse, les Cyclades et l'Attique*. 2<sup>nd</sup> tome, (1829). Paris: F.G. Levrault.
- BUCHON, Jean-Alexandre (1843). *La Grèce continentale et la Morée. Voyage séjour et études historiques en 1840 et 1841*. Paris: Charles Gosselin.
- BUISINE, Alain (1993). *L'Orient voilé*. Paris: Cadeilham: Zulma.
- CHATEAUBRIAND, François René (1963). *Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Première édition 1811. Paris: Productions de Paris.
- D'ISTRIA, Dora, Elena Ghika (1863). *Excursions en Roumélie et en Morée*. Paris: J. Cherbuliez.
- DUVAL, Amaury E.-E.-P., (1835). *Souvenirs 1829-1830*. Paris: E. Plon, Nourrit et Cie.
- GIRAUDEAU DE ST. GERVAIS, Jean (1833). *L'Italie, la Sicile, Malte, la Grèce, l'Archipel, les îles Ioniennes et la Turquie Souvenirs de voyage historiques et anecdotes chez l'auteur*. Paris: Delaunay, Bohaire.
- HENCK, Véronique (1995). « La perception de l'altérité », *Sociétés*, no 48, pp. 219-228.

- HEUZEY, Léon (1860). *Le Mont Olympe et l'Acarmanie : exploration de ces deux régions, avec l'étude de leurs antiquités, de leurs populations anciennes et modernes, de leur géographie et de leur histoire, ouvrage accompagné de planches*. Paris: Firmin Didot Frères.
- LACOUR, Jacques-Louis (1834). *Excursions en Grèce pendant l'occupation de la Morée par l'Armée française dans les années 1832 et 1833*. Paris: Arthus Bertrand.
- LAMARTINE, Alphonse (1855). *Voyage en Orient*. Paris: Ch. Gosselin-Furne-Pagnerre.
- HELLER, Leonid (2009). «Décrire les exotismes: quelques propositions», *Études de lettres*, 2-3, pp. 317-348.
- LIMAS, J. Bottu (1861). *Six mois en Orient en 1851-1852*. Lyon: N Scheuring.
- MAGRI-MOURGUES, Véronique (1995). *Le discours sur l'autre. À travers quatre récits de voyage en Orient*. Paris: H. Champion.
- MALHERBE, Raoul (1846). *L'Orient 1718-1845. Histoire, politique, religion, mœurs etc.* 2 vols. Paris: Gide et Cie.
- MARCELLUS, Marie-Louis-Jean-André-Charles de Martin Du Tyrac Vicomte (1839). *Souvenirs de l'Orient*. Paris: Debécourt.
- MARLES, Jean (1845). *Tableau de la Grèce ancienne et moderne*. Tours: Mame et cie.
- MEZIÈRES, Alfred (1886). « Souvenirs d'un voyage en Grèce », *Revue Internationale*, 3<sup>ème</sup> année, tome onzième, II<sup>ème</sup> livraison, dans la collection « Petits voyages français en Grèce 1823-1900 ». Florence: Impr. Joseph Pellas.
- MICHON, Jean Hippolyte (1853). *Voyage religieux en Orient*. Paris: Mme Comon, libr.
- MOURA, Jean-Marc (1992). *Lire l'exotisme*. Paris: Dunond.
- MOUSSA, Sarga (1995). *La relation orientale. Enquête sur la communication dans les récits de voyage en Orient (1611-1861)*. Paris: Kliencksieck.
- NICOLAIDIS, Dimitri (1991). *D'une Grèce à l'autre. Représentation des Grecs modernes par la France révolutionnaire*. Paris: Les Belles lettres.
- PRATT, Mary-Louise (1992). *Imperial eyes, travel writing and transculturation*. London and New York: Routledge.
- SAMIOU, Antigone (2005). « L'image des Grecs modernes à travers les récits des voyageurs en langue française de 1830 à 1860 » (thèse). Athènes: Université d'Athènes.
- SAMIOU, Antigone (2012). « La langue de l'«Autre» en tant que miroir de l'altérité étrangère » : <https://serd.hypotheses.org/files/2017/02/Langues-Samiou.pdf>
- SEGALEN, Victor, LELONG, Dominique (1978). *Essai sur l'exotisme. Une esthétique du divers : notes*. Montpellier: Éditions Fata Morgana.
- SCHAUB, Charles (1841). *Les Thermopyles et Delphes en 1840*. Genève: Bibliothèque Universelle de Genève.

YÉMÉNIZ, Eugène (1854). *Voyage dans le royaume de Grèce Précédé des considérations sur le génie de la Grèce* par Victor de Laprade. Paris: E. Dentu.